

## Cours

### Leçon 1 – Introduction

1. Introduction générale
2. Théologie « systématique », « dogmatique », « fondamentale » et aspects généraux
3. À qui s'adresse la théologie systématique ?
4. Karl Barth et la scientificité de la théologie systématique/dogmatique
5. Lecture de texte et travail écrit
6. Remarques d'ordre méthodologique en lien avec le travail écrit
7. Conclusion

#### 1. Introduction générale

Qu'est-ce que la théologie systématique ? Comme souvent en théologie (mais pas seulement en théologie !), la réponse variera suivant la personne à qui vous posez la question. Dans un contexte universitaire comme le nôtre, on peut commencer par dire que la théologie systématique est une discipline académique qui fait partie de l'« organon » (c'est-à-dire l'ensemble des branches) de la théologie.

Dire que la théologie systématique est une discipline académique ne suffit toutefois pas pour définir ce champ théologique. Nous utilisons souvent le terme « théologie systématique » comme une sorte de synonyme de « théologie dogmatique ». Il arrive en outre parfois que les termes « systématique » ou « dogmatique » soient tout simplement identifiés avec « théologie ». Ces identifications posent problème. On peut comprendre pourquoi les autres disciplines qui constituent la théologie voient ces raccourcis d'un mauvais œil ! En théologie catholique on parle de théologie « fondamentale », qui ne concerne pas les grands thèmes théologiques (christologie, ecclésiologie, etc.) mais surtout les questions préalables, c'est-à-dire celles qui, par exemple, ont trait au statut de la raison en théologie, au rapport entre la théologie et la philosophie, la question de l'autorité et des normes (l'Écriture, la tradition, éventuellement aussi l'expérience ou la culture contemporaine) en théologie. Suivant le contexte, vous devrez apprendre à discerner ce que tel ou tel auteur, telle ou telle autrice entend par théologie « systématique », « dogmatique » et « fondamentale » (nous reviendrons sur ces expressions plus loin).

La théologie est formée d'un certain nombre de branches plus ou moins nombreuses suivant les institutions et les lieux où elle est pratiquée, dont : la théologie pratique, l'exégèse (et, pour certains, la théologie) biblique, l'histoire, l'éthique et la systématique. Pour certains (c'est surtout le cas dans les universités germanophones) la systématique se compose de deux versants : la dogmatique et l'éthique

théologique. Pour d'autres, l'éthique théologique ne fait pas partie de la systématique mais constitue une discipline indépendante. C'est le cas par exemple dans certains cursus de théologie en Suisse romande, depuis les années 1970-1980, où l'éthique s'est « autonomisée » par rapport à la systématique. Des chaires d'éthique ont vu le jour, surtout à partir des années 1970, lorsqu'on s'est rendu compte de l'importance croissante des questions éthiques dans notre monde contemporain et de la nécessité de compétences spécialisées sur ces questions.

Vous vous en doutez, les catégories sont poreuses : il est difficile de faire de l'éthique théologique sans aucune dogmatique ou de la dogmatique sans jamais toucher à l'éthique, ou plus largement de faire de la systématique sans recourir à l'exégèse biblique, à l'histoire de la théologie et du christianisme ou encore à la philosophie. Les connaissances de chaque branche sont à vrai dire indispensables pour développer une réflexion de type systématique. Les connaissances en histoire (histoire des idées, principalement), en exégèse et en philosophie sont particulièrement incontournables en systématique. On pourrait aller jusqu'à dire que pour une grande partie ce qui doit être pensé et dit en systématique, cette discipline dépend de la matière étudiée par les autres branches de la théologie, sans jamais s'y réduire. Voilà pourquoi il est rare de voir des théologien·nes systématiques produire leurs grandes œuvres (lorsqu'elles ou ils en produisent) en début de carrière...

Le plus souvent, la théologie systématique opère avec et retravaille les termes classiques de la théologie. Les expressions « théologie systématique » et « théologie dogmatique » ne remontent en fait qu'au 17<sup>e</sup> siècle (le premier emploi de l'expression « théologie systématique » se trouve chez Bartholomäus Keckermann, 1571-1608 ; Georg Calixt fut le premier à parler de « theologia dogmatica », un demi-siècle plus tard, en 1659)<sup>1</sup>. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu de théologie systématique ou dogmatique avant l'époque moderne. La théologie dite « systématique » du 17<sup>e</sup> siècle et des siècles suivants se trouve en continuité avec ce qu'on appelait simplement « théologie » (ou « philosophia christiana », ou « sacra doctrina ») des siècles plus tôt. Les exposés structurés de la foi chrétienne remontent aux premiers siècles du christianisme, comme par exemple le *Traité des principes (Peri archon)* d'Origène (†253). Le début du 19<sup>e</sup> siècle, avec Friedrich Schleiermacher (1768-1834), a vu une réorganisation fondamentale de l'organon de la théologie qui place les différentes disciplines en dépendance et cohérence les unes vis-à-vis des autres<sup>2</sup>. C'est de cette organisation, d'abord mise en place à l'Université de Berlin, co-fondée par Fr. Schleiermacher, dont nous héritons encore aujourd'hui. Elle est déterminante pour la compréhension de la place de la « systématique » en théologie.

---

<sup>1</sup> Cf. le bref article « Systématique (Théologie) » d'Olivier RIAUDEL, dans Jean-Yves LACOSTE dir., *Dictionnaire critique de théologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, pp. 1367-1368. Ce dictionnaire est un instrument très utile, nous vous le recommandons vivement.

<sup>2</sup> Cf. le texte emblématique de cette réorganisation par le théologien réformé Friedrich Daniel Ernst SCHLEIERMACHER, *Le statut de la théologie. Bref exposé*, trad. Bernard Kaempf, Genève-Paris, Labor et Fides-Cerf, 1994. Le texte a été publié une première fois en 1811 puis en 1830 avec quelques modifications. Il n'est devenu disponible en français qu'il y a 30 ans.

## 2. Théologie « systématique », « dogmatique », « fondamentale » et aspects généraux

Revenons brièvement à la distinction entre théologie « systématique », « dogmatique » et « fondamentale ».

### « Théologie systématique »

L'expression « théologie systématique » désigne la réflexion qui cherche à articuler, dans et pour un contexte précis et en dialogue avec ce contexte, ce que la foi chrétienne croit, en vue d'en montrer la cohérence et la pertinence, non seulement pour les « croyant-es », mais pour tout un chacun-e. Un simple exemple de cette cohérence des divers thèmes de la foi chrétienne : se pourrait-il qu'il soit impossible de comprendre l'œuvre « créatrice » de Dieu, et donc toute la thématique de la création, si l'on ne tient pas compte de la *finalité* du dessein de Dieu et donc de l'eschatologie (le discours sur l'*eschaton*, c'est-à-dire sur la « fin ») ? Se pourrait-il que ce n'est qu'à partir de l'eschatologie que le sens de l'acte créateur, mais aussi de l'acte réconciliateur de Dieu (c'est-à-dire ce que Jésus-Christ a effectué durant son ministère selon la foi chrétienne), prenne sens ? Plutôt que de considérer la création pour elle-même, il se pourrait bien que son sens s'éclaire seulement si l'on met en relation cette thématique avec d'autres. Voilà le type d'*articulations* que vise la théologie « systématique ». Ici « systématique » ne signifie pas un regard en surplomb qui embrasse le tout avec une dimension de « maîtrise » de ce qui est considéré en un seul geste : il signifie plutôt, précisément, cette mise en relation toujours à reprendre et à affiner des thématiques ou, pour le dire autrement, des grands « dossiers » de la foi chrétienne.

Mais l'expression « théologie systématique » désigne aussi la réflexion qui cherche à comprendre ce qu'est la foi elle-même comme acte, et donc pas seulement comme contenu. C'est la distinction classique, et importante, entre « ce que la foi croit », ou *fides quae creditur* (littéralement : « la foi qui est crue »), c'est-à-dire la foi comme contenu qui est cru, d'une part, et d'autre part « la foi par laquelle on croit », ou *fides qua creditur*, autrement dit la foi comme acte, acte d'adhésion intellectuelle et/ou de confiance existentielle. La foi est donc ces deux choses : elle est « ce qui est cru » par une communauté de croyant-es ou par une personne, mais elle aussi l'acte même de croire ou de faire confiance. Nous espérons que vous voyez bien la différence entre ces deux manière d'envisager « la foi ».

### « Théologie dogmatique »

L'expression « théologie dogmatique » a une autre connotation que « théologie systématique » : elle implique une réflexion qui tient compte de la tradition « dogmatique » de l'Église.

Il y est ainsi question de « l'enseignement normatif de l'Église »<sup>3</sup>. On y tient compte de l'histoire de la pensée chrétienne telle qu'elle a été formulée (notamment sur le plan des dogmes, bien sûr) par l'Église au fil des siècles, alors que l'expression théologie « systématique » comporte à la fois un lien parfois plus ténu avec l'histoire et avec la tradition ecclésiale, y compris dogmatique, mais aussi et surtout un lien plus fort vis-à-vis de la situation culturelle contemporaine et les défis et développements présents. Il est tout à fait possible d'envisager que la théologie « dogmatique » fasse partie de la théologie systématique. La théologie systématique comporterait alors en son sein une réflexion qui cherche à actualiser ou à prolonger la tradition dogmatique ecclésiale. Certain-es souhaiteront toutefois, et probablement à juste titre, distinguer les deux sans intégrer l'une dans l'autre : il s'agira alors de deux disciplines complémentaires, avec des intérêts quelque peu différents et des visées distinctes. L'une, la théologie systématique, sera peut-être plus prisée dans le contexte académique, surtout dans des institutions d'État (universités publiques). L'autre aura peut-être plus sa place dans le contexte ecclésial (séminaires de formation pour futur-es pasteur-es et prêtres). Mais on trouve de la théologie « dogmatique » dans les universités et de la théologie « systématique » dans les séminaires (ou « seminaries »/« divinity schools » dans le monde anglophone, où le mot « séminaire » n'a pas la connotation catholique qu'il a dans le monde francophone).

### « *Théologie fondamentale* »

Quant à la théologie dite « fondamentale » (nous rencontrons la première occurrence de cette expression en 1700, sous la plume de Pierre Annat, un théologien catholique tombé, comme bien d'autres, dans l'oubli<sup>4</sup>), il s'agit là d'une expression utilisée avant tout en théologie catholique, on l'a dit, et qui désigne la tentative de *rendre compte* de la révélation de Dieu en Jésus-Christ. La dimension apologétique (du mot grec et latin « apologia », « défense ») est souvent importante pour ce contexte. On citera alors volontiers ce célèbre verset (1 Pierre 3,15) : « Soyez toujours prêts à justifier votre espérance devant ceux qui vous en demandent compte » (ἔτοιμοι ἀεὶ πρὸς ἀπολογίαὺν παντὶ τῷ αἰτοῦντι ὑμᾶς λόγον περὶ τῆς ἐν ὑμῖν ἐλπίδος). La théologie « fondamentale » consiste tout ensemble en une « justification » de la foi – en cherchant à en montrer la « crédibilité » – et une tentative de « fonder » la théologie (elle ne s'appelle pas théologie « fondamentale » pour rien !), sa réflexion, son discours et surtout sa « rationalité », sa « raison d'être »<sup>5</sup>. On voit bien à quel point, dans cette perspective, la foi est avant tout comprise comme une adhésion intellectuelle, comme un assentiment. Il s'agit de montrer en quoi cet assentiment est possible et « légitime » en expliquant comment la révélation ne contredit pas la raison mais la parachève, l'amène à sa perfection. C'est la vision thomiste de la théologie qui s'exprime ici : « gratia non destruit sed perficit naturam »<sup>6</sup>, affirmation capitale en théologie catholique traditionnelle ; soit : « la grâce ne détruit pas la nature, mais la parfait/parachève ». Cette vision va être quelque peu modifiée suite au concile Vatican II (1962-1965). Avec ce concile il

<sup>3</sup> Olivier RIAUDEL, dans Jean-Yves LACOSTE dir., *Dictionnaire critique de théologie*, p. 1367.

<sup>4</sup> Walter KERN, « Fondamentale (Théologie) », dans Jean-Yves LACOSTE dir., *Dictionnaire critique de théologie*, p. 582.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 581.

<sup>6</sup> THOMAS D'AQUIN, *Summa theologiae* I,1,8, ad 2.

sera question de Dieu lui-même qui se communique à sa créature, qui ne communique donc pas seulement des « vérités » concernant Dieu (on appelle parfois « propositionnalisme » cette interprétation fortement réductrice de la révélation qui conçoit cette dernière comme une série d'énoncés ou de propositions qui peuvent/doivent être acceptés par la raison ; veuillez vous souvenir de ce terme important).

Pour un-e protestant-e, la théologie « fondamentale » ressemblera en fait à ce que catholiques et protestant-es appelle les « prolégomènes », c'est-à-dire les « choses qui doivent être dites préalablement » (cf. le mot grec « *pro-legomena* »). Préalablement par rapport à quoi ? Avant de traiter du contenu spécifique de la théologie chrétienne (Dieu Père-Fils-Esprit, création, réconciliation, rédemption et eschatologie, etc). Typiquement, les prolégomènes traitent de la notion de « révélation », du rapport entre foi et raison (et donc aussi du rapport entre théologie et philosophie, mais aussi révélation-monde profane), de l'autorité de l'Écriture, de la tradition, des dogmes, du lien entre vérité (absolue) et histoire (contingente). Tous ces thèmes sont souvent traités dans les « prolégomènes », qui ouvrent la réflexion systématique (ou dogmatique). Au 20<sup>e</sup> siècle, Karl Barth a radicalement mis en question cette manière de commencer, qui est relativement abstraite, générale et typique de la modernité (car c'est avec la modernité que la notion de « révélation » devient encore plus problématique qu'elle ne l'était auparavant ; d'où l'accent fort mis par les théologiens modernes sur les prolégomènes, qui prennent de plus en plus de place, jusqu'à presque tout envahir dans certains cas !). Selon Barth la théologie ne doit pas séparer les « pro-légomènes » des « légomènes » : le contenu ou la matière même de la théologie doit déterminer les prolégomènes, qui perdent alors leur (prétendue) indépendance. Barth n'élué toutefois pas les prolégomènes. Il les intègre plutôt à la systématique, leur refusant le statut de « seuil » par rapport au véritable travail théologique. Le véritable travail théologique commence en fait *déjà* avec les prolégomènes, lorsque ceux-là ne sont pas coupés du contenu (ou de la matière) même de la foi chrétienne. Notons, enfin, que quelques théologiens protestants récents ont commencé à intituler leurs travaux « Théologie fondamentale »<sup>7</sup>. Mais cela ne signifie pas forcément qu'ils comprennent cette expression (et qu'ils fassent de la théologie fondamentale) de la même manière que les théologiens catholiques, il y a donc lieu d'être précis et nuancé dans l'usage et l'étude de l'expression « théologie fondamentale », qui demeure assez rare en théologie protestante.

### **Aspects généraux de la « Théologie systématique »**

La théologie systématique cherche à exprimer pour notre époque (pour chaque époque) la foi chrétienne dans sa cohérence et sa pertinence. Elle vise à articuler de manière aussi intelligible que possible son contenu ou son « objet », sa vérité et ses implications (ici l'éthique pointe le bout de son nez) pour les êtres humains et pour le monde. Par cet effort d'articulation elle se trouve en prise avec les réalités du monde d'aujourd'hui. Elle fait cela en cherchant à se mettre à l'écoute de la Parole de

---

<sup>7</sup> Wilfried JOEST, *Fundamentaltheologie. Theologische Grundlagen- und Methodenprobleme*, Stuttgart [etc], Kohlhammer, 1974.

Dieu et de la tradition théologique, cette dernière ayant, bien avant nous, déjà voulu se mettre à l'écoute de cette même Parole.

### ***Deux aspects de la « Théologie systématique »***

Une partie du travail de la « théologie systématique » est affaire de compréhension et d'interprétation (dimension « herméneutique ») en vue d'une transmission. Il s'agit ici, d'une certaine manière, de la perspective « interne » à la foi chrétienne. Que signifie aujourd'hui, après Darwin, Einstein et au moment où de nouveaux outils nous dévoilent le cosmos sous un nouveau jour (pensez au télescope spatial James Webb et aux extraordinaires images qu'il nous envoie), « la création du monde » ? Pourquoi ne nous contentons-nous pas de parler d'un être humain Jésus (plus ou moins remarquable) ? Pourquoi la foi chrétienne le confesse-t-elle comme Christ, comme Fils de Dieu, comme « Verbe fait chair » ? Cela a-t-il encore un sens aujourd'hui, deux mille ans plus tard ? Ne vaut-il pas mieux concevoir Jésus comme un grand homme, un homme remarquable ? Que signifient la « vie éternelle » ou le « jugement dernier », deux éléments qui ont fait partie et qui continuent de faire partie de ce que les communautés chrétiennes ont confessé et confessent de par le monde ? Autant de questions, parmi beaucoup d'autres, auxquelles la théologie systématique cherche à répondre. Elle tente d'y répondre en sachant que ses réponses ne sont que provisoires, jamais définitives : elles peuvent et doivent être constamment reprises, révisées, approfondies (vous connaissez peut-être l'expression, devenue slogan, *semper reformanda*, toujours à « réformer » et à reformuler : cela vaut pour la théologie comme pour l'Église, en protestantisme, mais aussi dans d'autres traditions chrétiennes). L'interprétation est sans fin. La théologienne et le théologien sont des personnes « en chemin », des personnes qui ne sont pas encore au terme du voyage. On parle depuis le Moyen Âge de *theologia viatorum* : la théologie des voyageurs, de celles et ceux qui sont encore et toujours « en chemin », par opposition à la *theologia patriae*, la théologie de celles et ceux qui sont déjà au terme du chemin, dans la « patrie » (céleste), ou la *theologia comprehensorum*, la théologie de celles et ceux qui ont « saisi » et « compris » les tenants et aboutissants de ce que confesse la foi chrétienne étant donné qu'ils sont désormais dans le « face à face » avec Dieu). Mais pour nous, la *comprehensio*, la « saisie » ou l'appréhension complète de l'« objet » de la théologie, n'est jamais donnée, et c'est une grave erreur théologique d'imaginer qu'elle puisse l'être ou qu'elle le soit.

Par cet effort d'interprétation, la théologie systématique réarticule pour le présent ce que la foi chrétienne tente de dire depuis ses débuts. Elle est en théologie le lieu où le « dire » de la théologie se constitue, où une réponse est tentée face à la réalité pressante de « ce qui doit être dit aujourd'hui ». Cette articulation contient en germe la possibilité imprévisible de mettre en lumière des aspects du monde et de la réalité qui demeurent encore dans l'ombre. Il n'y a pas de maîtrise et de garantie absolues en ce domaine. Mais lorsqu'elle son « dire » touche juste, elle risque de déranger et s'expose à un retour de flamme, à la mise à l'épreuve de ce qu'elle dit. Pour le dire autrement, il n'y a pas d'interprétation sans la prise de risque qu'implique toute tentative de faire résonner plus loin l'« inouï » de la Parole de Dieu.

Tout ce qui précède est en fait une présentation de la théologie systématique considérée en quelque sorte « de l'intérieur ». On peut tenter de refaire cette présentation aussi dans une perspective « externe ». Il semble que nous vivons dans un monde où les réalités peu confortables (par exemple tout ce qui concerne la mort, la faiblesse, les inégalités, la pauvreté, la maladie, la finitude de l'être humain...) sont marginalisées, évacuées, ou alors instrumentalisées ou banalisées. Même la pandémie n'a pas conduit à une révision de cette peur de la mort et de la souffrance, peur très caractéristique de notre société. On assiste à une accélération incessante, mais aussi à une sorte d'auto-immunisation qui tend à exclure tout ébranlement. Là où ces réalités insèrent un doute, la tendance est de remplir le plus rapidement possible l'espace ainsi ouvert. Plutôt que de maintenir l'espace ouvert face à ce qui fait mal, on sature d'autant plus cet espace, et on finit par étouffer ce qui se vit et se dit dans ces réalités. On peut être tenté de s'étourdir pour oublier et passer rapidement à autre chose. Blaise Pascal dénonçait déjà en son temps le « divertissement » auquel nous nous accrochons pour ne pas regarder les choses en face. Lorsqu'elle fait son travail sérieusement, la théologie peut représenter soit une brèche, une trouée dans cette opacité, soit un ralentissement, un contre-courant qui ne s'intègre pas dans un rythme effréné qui est à la fois humain (produit par les humains) et inhumain. En ce sens, la théologie systématique est parente de la poésie, une poésie qui n'est pas le décor de la vie quotidienne, mais qui pose un regard décalé, autre, sur la réalité saturée de la vie quotidienne, mais aussi sur la réalité conçue de manière plus générale. La théologie systématique – c'est sa tâche, son rôle – est à la recherche d'une parole et d'une interprétation du monde qui nous questionne, qui nous « déplace » et nous engage, qui pointe notre attention vers ce qui peut nous faire vivre ou revivre. Elle est convaincue que la Parole qui la met en route, même si elle est transmise dans un langage et une pensée qui relèvent de l'humain, n'est pas inventée par nous-mêmes, qu'elle n'a pas son origine en nous, mais qu'il s'agit d'une Parole libre, qui nous rencontre, nous saisit et nous met en marche.

### ***La « Théologie systématique » au sein de l'organon des disciplines théologiques***

Quant à l'organisation, mais aussi au contenu de son discours, la théologie systématique prend une place spécifique parmi l'ensemble des disciplines de la théologie. Comme l'éthique et la théologie pratique, elle ose une parole « normative » et pas seulement « descriptive ». Elle ne fait pas que « décrire », elle présente des propositions, elle va jusqu'à recommander et prescrire, parfois. Mais elle fait cela sans perdre conscience du fait qu'elle n'est qu'une voix parmi d'autres, qui peut et qui doit être critiquée par d'autres. Il ne sera jamais question de promulgations infaillibles, valables universellement et pour tous les temps ! La théologie systématique est, de bout en bout, une parole *humaine* concernant Dieu et le monde, jamais une parole divine. Cette humanité, elle la partage clairement avec tout le reste de la théologie. Il nous paraît essentiel d'insister sur ce point !

C'est peu dire que la théologie systématique requiert à la fois de vastes compétences, qui ne seront jamais adéquates chez qui que ce soit, qui seront toujours à approfondir, etc., mais aussi une réelle audace. Elle appelle une forte implication personnelle et une ouverture aussi bien vers la contemporanéité (en vue de déchiffrer et d'interpréter notre situation contemporaine) que vers l'histoire

– si vaste ! – de la théologie et vers la philosophie et d'autres sciences humaines, ainsi que vers les sciences sociales. Ses interrogations ne sont pas fixées d'avance par la tradition mais supposent une réinvention, sans perdre de vue le fait qu'elle s'interroge toujours à nouveau, et à nouveaux frais, sur des questions qui dans certains cas sont très anciennes. On peut parler de « fidélité créatrice » et parfois aussi d'« infidélité créatrice » : c'est précisément en n'étant pas l'esclave de la tradition que la théologie systématique demeure fidèle à (ce que veut vraiment) la tradition dans ce qu'elle peut avoir de meilleur et que la théologie systématique discerne les infidélités nécessaires vis-à-vis de traditions humaines qui, parfois aussi, défigurent l'être humain ! En effet, ce n'est pas en répétant simplement la tradition qu'on a la garantie de lui être fidèle. Il s'agit au contraire de prendre le risque de l'interprétation de ce que d'autres, avant nous, ont cherché à exprimer. C'est là que réside la véritable fidélité. Le grand théologien catholique Yves Congar, qui a joué un rôle déterminant au Concile Vatican II, parlait de l'exigence de fidélité non seulement « au passé » ou « au présent » mais également « à l'avenir » :

La fidélité à la réalité chrétienne peut être une fidélité à l'état actuellement atteint, aux formes actuellement tenues de cette réalité ; bref, une fidélité à son présent. Elle peut être aussi une fidélité à son avenir, ou, aussi bien, une fidélité à son principe : les deux revenant au même [...]. La fidélité qui fait face à cette dimension, non plus plate, mais en profondeur, du christianisme, est donc à la fois une fidélité au principe, à la tradition, et une fidélité à l'avenir, à ce que peut et doit devenir le christianisme pour gagner toute la vérité donnée au départ, en substance, dans son principe. La fidélité catholique (= selon le tout) devra comporter les deux.<sup>8</sup>

Pas question donc de simple « répétition » de la tradition, si la tradition est comprise pour ce qu'elle est, à savoir une réalité vivante : la tradition est un *tradere* (un acte de « transmettre ») plutôt qu'une simple *traditio* ou sens d'un *traditum* (ce qui est transmis) ou d'un *tradendum* (ce qui doit être transmis). De même – à moins de retomber dans le positivisme – que l'histoire ne peut jamais totalement faire abstraction du présent de l'historien-ne qui se penche sur le passé avec ses propres questions et préoccupations, de même la théologienne ou le théologien systématique est forcément une personne de son temps. La théologie systématique formule ses propres questions et ses propres problèmes au sein de la tension entre le témoignage biblique et la préoccupation de l'être humain d'aujourd'hui, ce qui suppose à la fois rigueur dans la construction des problématiques et créativité dans la façon de les penser. Or il n'est pas évident du tout de combiner et d'articuler les deux ! Souvent soit le rapport à la tradition théologique est faible, soit la sensibilité à ce que nos contemporains vivent fait défaut. Il est tout sauf évident d'avoir un enracinement fort dans la théologie et ses sources (l'Écriture et la tradition interprétative de l'Écriture) tout en développant une capacité de dialogue constructif et critique avec le monde d'aujourd'hui (y compris la culture et la philosophie contemporaines). Nous reviendrons sur ce point dans la leçon 4 (théologie et tradition).

Tout cela implique également que la théologie systématique dépend beaucoup du travail accompli par les disciplines de la théologie qui adoptent essentiellement une posture « descriptive » ou « historique ». La théologie systématique ne dispose pas à elle toute seule de la matière de son propre travail. Elle cherche à être en dialogue avec l'exégèse, les sciences historiques et la palette de ce qui se fait en sciences des religions. Dans sa « fidélité créative » la théologie systématique est toujours

<sup>8</sup> Yves CONGAR, *Vraie et fausse Réforme dans l'Église*, Paris, Cerf, 1968<sup>2</sup>, p. 540 (1950<sup>1</sup>: pp 598-599).

soumise au risque de « réduire », de « simplifier » ou « d'instrumentaliser ». Les autres disciplines sont là pour lui opposer une certaine résistance, réinterrogeant toujours l'interprétation des références sur lesquelles elle s'appuie pour construire son propos. C'est l'un des aspects principaux des relations vertueuses qu'implique l'organon de la théologie pour l'exercice de la théologie systématique.

### Synthèse

*La « théologie systématique » peut se présenter sous différentes formes et noms (systématique, dogmatique, fondamentale), qui ne recouvrent pas les mêmes approches théologiques ou les mêmes visées. Elle est la partie de la théologie qui cherche à articuler pour aujourd'hui et de façon cohérente le contenu et l'objet de la foi chrétienne. Elle se constitue à la fois comme une entreprise d'interprétation des tentatives passées de faire cette articulation et comme une tentative d'énonciation « au présent » du contenu de cette foi, avec la prise de risque qu'une telle tentative comprend. Pour ce faire elle prend appui sur la tradition, le texte biblique et la situation contemporaine. Elle est dans un rapport de dépendance dialogique et réciproque par rapport aux autres disciplines de la théologie.*

### 3. À qui s'adresse la théologie systématique ?

On est en droit de se demander à quel(s) « public(s) » la théologie systématique s'adresse. Là encore, comme pour tout ce qui touche aux méthodes en théologie systématique, la réponse dépendra de la personne à qui vous posez la question. Certains diront : « l'Église » ; d'autres répondront : « la société » ; d'autres encore diront : « le monde académique » ou « le grand public ». Le théologien catholique nord-américain David Tracy, né à New York en 1939, considère que la théologie s'adresse simultanément à ces trois publics distincts (cf. son livre *The Analogical Imagination*, paru en 1981<sup>9</sup> ; cet ouvrage n'est malheureusement pas disponible en français). Il a probablement raison. Mais l'ordre dans lequel on place ces trois publics variera et dépendra en grande partie du « lieu » institutionnel au sein duquel la théologie est élaborée : dans un cadre ecclésial (« séminaires », « instituts de théologie » etc. qui forment principalement des pasteurs ou des prêtres), dans un cadre laïc (université publique ou d'État, laïque) ou dans un cadre mixte ou hybride (université privée ou institut lié à une Église ou à un ordre religieux, ou Faculté « autonome » de théologie, comme celle de Genève, financée principalement par des fonds publics mais aussi avec une participation financière de l'Église). On voit très bien comment, au Moyen Âge, la théologie produite dans les monastères fut souvent différente de celle qui était élaborée dans les écoles cathédrales puis dans les universités (cf. au 12<sup>e</sup> siècle la querelle entre Bernard de Clairvaux, partisan d'une théologie monastique, et Pierre Lombard, qui évoluait dans le contexte émergent des « écoles » et d'une première scolastique)<sup>10</sup>. On pose les questions *différemment* selon le contexte dans lequel on réfléchit, et on y pose des questions *différentes*. Il n'en va pas autrement des « réponses » auxquelles on aboutit. Ce qui ne signifie pas qu'il ne peut y avoir des surprises ! Il est possible pour un théologien qui est moine d'annoncer une nouvelle manière de faire de

<sup>9</sup> David TRACY, *The Analogical Imagination. Christian Theology and the Culture of Pluralism*, New York, Crossroad, 1981. David Tracy propose l'ordre suivant : « Society, Academy, Church » (ch. 1).

<sup>10</sup> Sur ce point, voir le grand ouvrage de Jean Leclercq, osb, *L'amour des lettres et le désir de Dieu. Initiation aux auteurs monastiques du Moyen Âge*, Paris, Cerf, 1957.

la théologie. C'est le cas d'Anselme de Cantorbéry, grande figure de la théologie monastique chrétienne, mort en 1109, qui annonce avec ses écrits l'émergence de la théologie scolastique médiévale qui atteindra son apogée aux 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> siècles. Il est également possible pour un théologien qui travaille dans une université laïque de faire de la théologie à partir d'un souci primordial pour l'Église et sa mission : on peut prendre comme exemple le réformé suisse-allemand Karl Barth au 20<sup>e</sup> siècle, dont la théologie est principalement au service de la proclamation de l'Évangile par l'Église ; or il enseigna exclusivement dans des universités d'État, de 1921 à 1962. Et même quand on conçoit la tâche de la théologie systématique comme étant avant tout liée à l'Église, on peut se demander ce que cela signifie... Une théologie au service de telle ou telle Église historique, ou une théologie au service de l'Église conçue de manière plus large, œcuménique ? (Nous reviendrons sur ce point dans la dernière leçon, la leçon 7, qui porte sur divers enjeux contemporains). De plus, il n'est pas certain que le sens de la théologie pour l'Église soit d'entretenir une parole privée et interne : la « vérité » dont l'Église dit témoigner est une « vérité » en quelque sorte publique, qui concerne l'humanité en tant que telle, le monde qui est le nôtre. Dès que l'on creuse un peu, on se rend compte que les choses sont moins « évidentes » que l'on s'imaginait. C'est là une des beautés des études universitaires. Les « réponses » qui paraissaient évidentes (« définitives ») ne le sont en fait pas, il faut continuer de creuser... Les débuts de réponses auxquelles nous parvenons soulèvent de nouvelles questions, souvent plus profondes qu'au commencement de l'enquête.

#### Synthèse

*La théologie systématique adresse son propos aux trois « publics » différents que sont la société, l'Église et l'académie (le monde de l'université). Mais ces trois « publics » sont dans des rapports complexes les uns avec les autres et ne sont pas mutuellement exclusifs.*

## 4. Karl Barth et la scientificité de la théologie systématique/dogmatique

Avant de vous proposer quelques remarques sur les travaux écrits, je souhaite analyser brièvement pour vous certaines des thèses de Barth, au tout début de sa *Kirchliche Dogmatik* (t. 1, 1932 ; trad. fr. *Dogmatique*, t. 1 : *La doctrine de la parole de Dieu. Prolégomènes à la Dogmatique*, Genève, Labor et Fides, 1953), sur le caractère « scientifique » ou non de la théologie. Dans une section intitulée « La tâche de la dogmatique », Barth pose la question de la scientificité de la dogmatique. Selon Barth, le travail qu'accomplit la théologie dogmatique est un « auto-examen », par l'Église, de ce que l'Église annonce. Ce faisant l'Église se pose à elle-même la question de la vérité. Voici comment il aborde la dimension scientifique de la théologie dogmatique :

Dans la mesure où l'Église se pose, non pas arbitrairement mais objectivement, la question de la vérité – en ces trois sens – l'auto-examen auquel elle procède revêt le caractère d'une entreprise *scientifique* ; à ce titre il a sa place autonome à côté d'autres entreprises humaines, identiques ou analogues ; il constitue une science *particulière*, la 'science' *théologique*. On ne pourra d'ailleurs revendiquer ce caractère 'scientifique' et cette existence particulière de la théologie parmi les autres sciences, que très pratiquement, et sous certaines réserves. (*Dogmatique*, t. 1, p. 3).

Barth postule donc une dimension scientifique pour la théologie – ce qui peut paraître un peu saugrenu ou prétentieux dans notre contexte actuel, où peu de personnes, spontanément, ne confèrent un tel statut à la théologie (dogmatique ou autre). Comment peut-il exprimer une telle prétention ? Réponse : en définissant de manière précise ce qui constitue la scientificité de n'importe quelle réflexion rigoureuse et méthodique, c'est-à-dire scientifique. Selon Barth, est « scientifique » tout travail intellectuel humain qui fait découler ses méthodes et ses approches de l'objet propre à ce travail. Les méthodes doivent découler de l'objet, c'est-à-dire de ce qui est étudié et analysé. Pour parler de cet « objet », ou de ce « thème » de la démarche intellectuelle, Barth parle de « Sache » : la théologie a sa « Sache » propre, son objet propre, à savoir Dieu dans sa parole (d'autres théologien-ne-s donnent bien sûr d'autres réponses à la question de l'objet propre de la théologie). Vous voyez donc comment Barth argumente en faveur de la « scientificité » de la théologie dogmatique : il s'agit là d'une « science » car elle opère avec des méthodes qui dérivent de son objet à elle. D'autres sciences, qui ont d'autres objets, travaillent différemment.

Pour Barth, la théologie dogmatique est une science critique, en ce que le discours théologique, à tous les niveaux (dogmatique, ecclésial, témoignage personnel et même dans son expression « priante » ou méditative etc). est appelé à être *interrogé*, toujours à nouveau, à partir de l'objet de la théologie. Quand il y a « critique », il faut se demander à partir de quelle « mesure », de quels « critères », la critique pourra se déployer. Dans la perspective de Barth, ce critère est le suivant : la parole de Dieu telle que manifestée en Jésus-Christ, ce dont témoignent les Écritures et ce dont la prédication ecclésiale et appelée à son tour à témoigner. Il s'agit d'engager et d'articuler « la critique et la correction des paroles que l'Église prononce sur Dieu en fonction du critère qui lui est *propre*. La théologie est la science qui, en dernière analyse, s'assigne cet objet-là, celui-là seul – en lui *subordonnant* tous les autres objets de la recherche humaine » (*Dogmatique*, t. 1, p. 5).

En intellectuel du 20<sup>e</sup> siècle, Barth sait bien que le statut scientifique de la théologie est contesté, en modernité. Cela ne le gêne pas outre mesure, car la théologie ne doit pas « idolâtrer » cette dimension scientifique de la théologie. « Cette question n'est à aucun degré vitale pour la théologie » (ibid.). Il se pourrait même que la théologie y gagne à ne plus revendiquer pour elle-même ce statut. Barth maintient néanmoins sa thèse concernant la scientificité de la théologie, pour les raisons suivantes :

1. La théologie, en se faisant appeler « science », indique clairement qu'elle est, comme toutes les autres sciences, « un effort humain pour saisir un objet de connaissance déterminé ». Cela n'est pas inutile, étant donné que nombre de théologiens, de chrétiens et même d'observateurs/-trices non chrétiens peuvent parfois s'imaginer que la théologie tombe en quelque sorte du ciel, qu'elle est « directement » donnée par Dieu. Or Barth s'efforce, de manière aussi claire que possible, de rejeter une telle interprétation « docète » de la théologie ! La théologie « ne semble » pas seulement être faite par des humains (comme si était fait par Dieu même), elle est véritablement et toujours le résultat d'un labeur humain – humain de part en part !

2. Si la théologie est une science, elle est régie par une « méthode précise et logique », en l'occurrence la méthode « dogmatique », qui nous intéressera à divers moments ce semestre.
3. La théologie comme science se doit de justifier sa méthode, non seulement à ses propres yeux mais de manière publique, devant toutes et tous.

Ces trois points ayant été évoqués, Barth s'empresse d'ajouter que même si le statut « scientifique » de la théologie était refusé, elle n'en devrait pas moins travailler avec rigueur, avec méthode, en lien étroit et constant avec son « objet » propre.

Le coup de force de Barth, dans ces pages, consiste en sa définition « formelle » de la science. Chaque science a son objet propre, qui détermine ses méthodes. Fort de cette définition, Barth peut tout de suite éluder un risque constant en modernité, à savoir l'imposition par les sciences de la nature de leurs méthodes aux autres domaines du savoir, y compris aux « sciences humaines » et, parmi elles, à la théologie. Barth parle à juste titre de la « contamination » d'une certaine idée de la science, de certains critères de scientificité, parmi d'autres domaines de l'intelligence humaine. Il vaudrait mieux selon lui que la théologie renonce purement et simplement à toute dimension de « scientificité » si cela impliquait l'infiltration de critères de scientificité qui n'ont rien à voir avec la tâche propre de la théologie. Barth poursuit :

« L'existence des autres sciences, la fidélité remarquable avec laquelle la plupart d'entre elles se conforment à leurs axiomes et à leurs méthodes, peuvent et doivent rappeler à la théologie qu'elle doit se consacrer, elle aussi, à sa tâche propre, avec une égale fidélité. Mais la théologie n'a pas à apprendre des autres sciences ce que cette fidélité signifie concrètement dans son cas particulier. Elle n'a rien à apprendre d'elles, du point de vue de la méthode. Elle n'a pas non plus à se justifier devant elles ; surtout pas en se soumettant aux exigences d'un concept universellement valable de la science. » (ibid., p. 6).

Nous voyons ici un aspect qui paraît correct, à savoir le refus de toute imposition de certaines méthodes en quelque sorte « du dehors », afin de garantir ou d'obtenir une « scientificité » qui asseoirait la légitimité de la théologie dans le contexte académique contemporain. Mais Barth ne va-t-il pas trop loin lorsqu'il affirme que la théologie « n'a rien à apprendre » des autres sciences, y compris « du point de vue de la méthode » ? Ici il semble aller trop loin. Les disciplines de la théologie ont beaucoup de choses à apprendre de la part des autres sciences, notamment par rapport à la méthode. La dogmatique elle-même combine diverses méthodes, dont la méthode historique, en vue de son discours à elle. Les assertions de Barth, même si elles sont stimulantes dans une certaine mesure, méritent donc d'être interrogées de manière critique. De fait, Barth a souvent été un théologien de la « diastase », c'est-à-dire du refus des confusions entre les méthodes et les objets d'étude, il a dans certains cas délaissé le dialogue qui peut et qui doit avoir lieu entre des champs d'étude distincts.

Nous terminons cette première leçon avec quelques remarques concernant les travaux écrits que nous attendons de vous ce semestre, en espérant que ces remarques vous seront utiles dans d'autres cours également.

## 5. Lecture de texte et travail écrit

Pour aborder maintenant plus précisément le rôle de la systématique, nous vous proposons la lecture d'un texte de Jean-Daniel Causse sur les relations entre « croire » et « penser ». Ce texte constitue le premier chapitre d'un manuel que nous vous recommandons : *Introduction à la théologie systématique*, édité par une équipe théologique francophone, paru chez Labor et Fides en 2008. C'est un ouvrage très utile, comme vous pouvez imaginer, pour la discipline en question. Il s'agit d'un manuel qui couvre les principales champs de la théologie systématique de manière claire et accessible, sans annuler toutefois la « patte » de chacun·e des auteur·rice. Jean-Daniel Causse a longtemps enseigné à l'Institut protestant de théologie (IPT) de Montpellier jusqu'à sa mort prématurée en 2018 à seulement 56 ans.

Nous vous prions donc de lire attentivement le texte de Jean-Daniel Causse puis de répondre, dans un document WORD de 2 pages maximum, à l'une des deux questions suivantes (à vous de décider laquelle ! Merci de ne pas répondre aux deux !) :

- Identifiez un (un seul) élément dans le texte de Causse qui vous surprend, analysez cet élément en vous situant par rapport à lui ;
- Pourquoi selon vous des théologiens protestants ont tenu à dire que l'être humain ne peut pas aller vers Dieu par ses propres ressources (cf. haut de la page 29)?

## 6. Remarques d'ordre méthodologique en lien avec le travail écrit

### a. Présentation générale

La présentation générale de votre travail est la première impression que votre travail donnera.

Tout travail doit avoir un titre. Il n'y a pas de livre, d'article ou de devoir sans titre. Le titre peut être simple et bref.

Le texte doit être homogène dans sa typographie (interlignes, marges en justifié, toujours la même police au long du travail etc.). Si vous désirez mettre un terme ou un passage de votre texte en exergue, utilisez *l'italique* plutôt que le **gras** ou le soulignement. Enfin, veillez à l'orthographe, à la grammaire et au style : un travail « propre » et bien écrit est toujours plus agréable à lire. Rédigez toujours en utilisant le format WORD (et non pas pdf), qui permet des annotations de manière plus aisée.

### b. Introduction et conclusion

De même qu'il n'y a pas de travail sans titre, il n'y a pas de travail sans une introduction et une conclusion. L'introduction présente le sujet, le ou les auteurs sur lesquels vous travaillez, annonce vos objectifs et votre perspective d'analyse (la « problématique »), et enfin votre plan.

La problématique est sans doute le point le plus difficile. Apprendre à développer une problématique est indispensable, mais cela ne se fait pas en un jour. Il s'agit d'une compétence que l'on raffine au fil des études et même au-delà. Ne vous inquiétez donc pas si vous ne saisissez pas immédiatement ce que « problématiser » signifie et en quoi cela consiste. Il s'agit en fait de la question que vous vous posez et à laquelle votre travail tout entier est une tentative de réponse. Elle ne doit pas être trop générale, mais au contraire très précise en fonction du ou des texte(s) que vous analysez ou du sujet qui vous est donné. Elle constituera le fil directeur de votre travail. La clarté, la précision et surtout la pertinence des éléments de la problématique détermineront en bonne partie la qualité de votre travail. On entend parfois dire qu'il n'y a pas de questions stupides. Cela peut avoir un effet rassurant, et le but ici est sans doute d'inviter à la discussion, mais pour ce qui concerne un travail écrit ce n'est malheureusement pas vrai... Il y a des questions qui sont plus intéressantes, plus intrigantes et plus stimulantes que d'autres – vous en conviendrez je pense ! Construire une problématique est un art et sans doute l'aspect le plus difficile (mais aussi le plus important) avec lequel vous vous familiariserez durant vos études.

La conclusion est également importante. Elle retrace brièvement le fil directeur de votre travail afin de nouer la gerbe. Même courte, elle est indispensable, car elle vous permet de montrer que vous avez bien répondu à votre problématique. Dans certaines disciplines, la conclusion doit se contenter de résumer le chemin parcouru par le travail. Dans le cadre de la théologie systématique on peut tout à fait profiter de la conclusion pour dire les choses un peu différemment, pour éviter la redondance. Il est possible de mentionner quelques questions ou pistes de réflexion qui demeurent et qui appellent selon vous un travail de réflexion.

### c. Citations

Une citation doit toujours être entre guillemets, suivie d'un appel de note de bas de page. Dans la note de bas de page, il convient d'indiquer les références précises d'une monographie<sup>11</sup>, d'un collectif<sup>12</sup> ou du périodique<sup>13</sup> (ou éventuellement du site internet<sup>14</sup>) que vous citez. N'oubliez pas le(s) numéro(s) de page ! Rappelons que l'utilisation d'une source sans guillemets est un plagiat et est considérée comme un vol intellectuel : à éviter toujours et partout. Il en va de même pour les paraphrases où seuls quelques mots ont été modifiés dans telle ou telle phrase. Il vaut alors mieux citer la source telle quelle, avec des guillemets. Les guillemets suffisent, il n'est pas utile de mettre la citation en italique ou autre. Si vous étudiez un texte ou un ouvrage de manière approfondie, indiquez très régulièrement par des notes (ou entre parenthèses dans le corps du texte) à quelle page du document ou de l'ouvrage vous faites référence. Il est possible de paraphraser des textes déjà parus, mais alors il vous faut vraiment

---

<sup>11</sup> Max DUPONT, *Un exemple de note d'une monographie*, Genève, Éditions Universitaires (coll. Guides), 2017, p. 35.

<sup>12</sup> Max DUPONT, « Article fort intéressant tiré d'un collectif », in Martin ROBERT éd. *L'art de la citation*, Genève, Éditions Académiques Tartempion, 2015, p. 140.

<sup>13</sup> Max DUPONT, « Dans un périodique », *Revue de la Note de Bas de Page* 33/1 (janvier-mars 2020), p. 88.

<sup>14</sup> [www.commentciter.ch](http://www.commentciter.ch), consulté le 25 février 2020.

reformuler à votre manière, plutôt que de remplacer un ou deux mot(s) ici ou là, et il demeure important de renvoyer dans une note de bas de page au texte dont vous vous inspirez.

La citation doit être utilisée avec parcimonie pour illustrer ou appuyer votre propos, mais ne doit en aucun cas remplacer votre discours. Elle a sa place dans l'argumentation si et seulement si vous l'expliquez, la commentez et par ce commentaire montrez en quoi elle a sa place dans votre argumentation. Il vaut dès lors mieux ne pas terminer un paragraphe ou un travail écrit par une citation.

Citer un auteur important peut parfois être utile pour appuyer votre propos, mais vous ne devez jamais vous retrancher derrière lui : prenez de la distance critique. En quoi vous sentez-vous proche ou non de cet auteur ? Et si vous vous retrouvez parfaitement dans les propos d'un auteur, rappelez-vous néanmoins que le citer n'épargne pas l'obligation de formuler également vous-même cette position, en sachant que votre reformulation sera forcément déjà un début d'interprétation (on n'échappe pas à l'interprétation, qu'on le veuille ou non). Enfin, quel que soit l'auteur que vous citez, une citation ne suffit pas à asseoir une vérité. Évitez l'argument d'autorité. Citer tel ou tel auteur, même très respecté, ne permet pas forcément d'assurer une vérité.

Dans tous les cas, ce qui vient de vous et ce qui vient de quelqu'un d'autre doit être immédiatement discernable pour le lecteur. Vos idées, votre position dans le débat, ce qui est écrit clairement dans un texte et ce que vous en concluez par un légitime effort d'interprétation, tout cela ne doit pas se confondre.

#### d. Citations bibliques

Une citation biblique a du poids dans l'argumentation, mais elle ne peut se suffire à elle-même : même une citation biblique doit être contextualisée, expliquée et commentée afin de montrer sa place dans votre argumentation. Si vous pensez qu'une ou plusieurs citations bibliques suffisent à asseoir une vérité, rappelez-vous qu'il peut y avoir plusieurs manières d'interpréter correctement un texte et que le « diable » lui aussi connaît bien sa Bible (Mt 4,6) ! Nous reviendrons sur le rapport entre la théologie systématique et l'Écriture dans la leçon 3.

#### e. Sources

Choisissez vos sources avec soin. Préférez des livres ou des périodiques *scientifiques*, ou encore des sites officiels si vous utilisez des informations pratiques d'une institution. Il n'est évidemment pas interdit de rechercher des choses sur internet (nous le faisons toutes et tous), mais faites très attention avec ce que vous y trouvez, l'information n'y est pas forcément fiable (c'est l'euphémisme du jour...). Un livre ou un article dont l'auteur est reconnu, dont c'est le métier d'écrire sur ce sujet, est plus fiable qu'un texte anonyme (ou non) sur un site internet. Parfois les moteurs de recherche ou les bases de données (comme ATLA Religion Database, base de donnée très utilisée et importante pour la théologie et les sciences des religions ; aller y voir de plus près, à partir du site internet de la bibliothèque de l'Université

de Genève : <https://www.unige.ch/biblio/fr/> puis [https://explore.rero.ch/fr\\_CH/ge/result/L/U0ZYX0dFNDgyMTAwMDAwMDAwMTUyNjY=?fct%5Bi%5D%5Brtype%5D%5B0%5D=databases](https://explore.rero.ch/fr_CH/ge/result/L/U0ZYX0dFNDgyMTAwMDAwMDAwMTUyNjY=?fct%5Bi%5D%5Brtype%5D%5B0%5D=databases)) vous conduisent vers des revues tout à fait confidentielles et peu importantes (pour ne pas dire davantage), mais comme vous ne connaissez pas (encore) le paysage des revues académiques en théologie, vous ne vous en rendez pas compte : erreur typique, qui se retrouve jusque dans certains mémoires de Master (voire au-delà)...

## 7. Conclusion

La théologie systématique cherche à articuler ensemble les divers thèmes qui constituent la foi chrétienne, en vue de mettre en lumière la cohérence et la pertinence de cette dernière dans notre monde contemporain et dans notre culture. Elle tente de faire cela en dialogue constant et étroit avec les sources de la théologie chrétienne (les Écritures, la tradition théologique et les traditions), mais aussi en dialogue non moins constant et étroit avec la culture, la philosophie, notre monde aujourd'hui. Ce faisant elle participe de la mise en lumière de la réalité, de ses zones obscures comme de ses zones plus claires.

Vaste programme, qui suscitera peut-être un certain effroi ! Qui, en effet, sera à la hauteur pour tenter ce travail ?

Mais la théologie systématique est un travail qui se fait à plusieurs, en lien avec d'autres personnes qui ont un souci similaire de comprendre la foi chrétienne et d'en articuler le sens aujourd'hui encore. De puis il y a le fait que toute démarche théologique de ce type ne peut qu'être fragmentaire, incomplète et provisoire. Voilà qui peut rassurer. Nous ne sommes pas forcément appelés à produire des « sommes théologiques » qui couvrent l'entier du champ théologique. Même balbutiante, la réflexion systématique peut avoir une valeur. Et, surtout, le thème même de la théologie systématique (Dieu « pour » et « avec » l'être humain, malgré tout) devrait faire de ce travail un travail non pas pénible ou morose mais joyeux et dynamisant.

Voici donc ce que nous vous souhaitons tout au long de ce parcours en théologie systématique pour ce semestre et ceux à venir : une découverte, une plongée dans la tâche parfois ardue mais aussi et surtout joyeuse, qui consiste à tenter de penser l'Évangile pour notre temps, en vue de son annonce à nos contemporains, en vue aussi du dialogue auquel il nous conduit avec elles et eux.